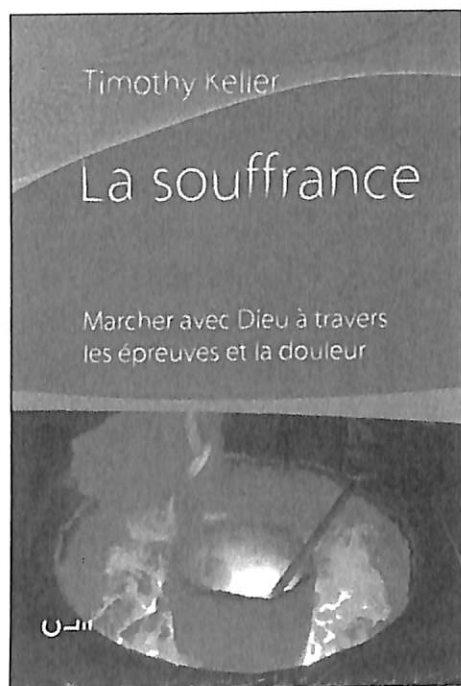


Timothy KELLER, *La souffrance. Marcher avec Dieu à travers les épreuves et la douleur*, trad. de l'américain par Lori Varak & Matthieu Moury, Lyon, Éditions Clé, 2015, 456 pages, 25 euros.



Prouesse, qui pourrait tenir du miracle : pasteur d'une Église de plusieurs milliers de membres (qu'il a lui-même fondée, à New York), orateur très demandé sur tous les continents (j'ai eu le privilège de me trouver deux fois avec lui), Timothy Keller trouve le temps d'écrire des livres ! Tous les ans, et encore plus souvent. Et des livres substantiels : le dernier traduit (l'original date de 2013) propose plus de 400 pages de texte (p. 7-454 pour le texte et les notes) ; elles sont riches de citations diverses. Même en tenant compte du style répétitif caractéristique du prédicateur, l'ouvrage a de quoi nourrir intellectuellement et spirituellement son lecteur pendant plusieurs mois...

Le titre reflète bien le contenu. T. Keller traite de la *souffrance*, et non pas du « problème du mal » (bien qu'un chapitre, un peu rapide, soit ainsi intitulé). Il s'intéresse moins au « pourquoi ? » qu'au plus pratique et plus existentiel « comment ? » : comment supporter, comment affronter, comment se comporter, comment tirer profit de l'épreuve. Son message central est bien qu'il est possible de tirer profit, c'est-à-dire de grandir, de mûrir, de s'enrichir pour le temps et l'éternité, par le moyen d'expériences terriblement douloureuses, dont la seule évocation nous fait tous frémir. À aucun moment T. Keller ne minimise la douleur, voire l'horreur, ne glorifie la souffrance comme telle (pas de dolorisme), ne suggère un profit

automatique. C'est la présence de Dieu qui inverse le signe négatif. Ce que les hommes pensent en mal, Dieu le pense en bien (Gn 50.20, plusieurs fois cité) et il est là pour le réaliser. S'il envoie ou permet une épreuve douloureuse, nous la souhaiterions nous-mêmes si nous savions tout ce qu'il sait !

Dans une première partie, T. Keller contraste l'impuissance de notre culture face à la souffrance et ce qu'assure le Dieu de la Bible : les cultures anciennes ou exotiques n'apportent déjà pas grand chose (T. Keller les passe assez vite en revue), mais notre modernité n'a rien à nous offrir – la vision simplifiée que brosse l'auteur, et dont la schématisation sert la pédagogie du message, caracté-

rise cette modernité comme matérialiste, individualiste, hédoniste, réduisant tout à l'immanence (négatrice de toute transcendance); l'antithèse est brutale avec la révélation dont le Christ est le centre, elle qui nous aide efficacement, elle qui sauve la souffrance même du non-sens et de l'inutilité. La seconde partie analyse, ou plutôt décrit, la souffrance, avec accent sur la diversité de ses formes, et, avec beaucoup d'insistance, sur la souffrance de Dieu (titre d'un chapitre, mais aussi thème clé dans d'autres). La troisième ressortit à la direction spirituelle et donne des conseils concrets à qui doit « marcher dans la fournaise » et veut le faire avec Dieu.

T. Keller parle en pasteur; le théologien est là, mais en retrait. Il montre aussi la fibre de l'apologète : il cible manifestement la « modernité-post » des yuppies et autres bobos qui l'entourent à New York. Sa stratégie éveille le *désir* de la vérité plutôt qu'elle ne tente de la prouver (toute velléité de preuve est déjà suspecte aujourd'hui! À toute époque, d'ailleurs, les hommes ont su fabriquer des objections contre ce qu'ils n'avaient pas envie de voir). Il ne *défend* pas la doctrine biblique, mais plutôt montre la vacuité des modèles « séculiers » que vantent ouvertement ceux qui les vendent : T. Keller laisse résonner le désespoir qu'exprime le cynisme bravache, désespoir dont il a compassion. Il annonce une autre réalité. La note de « vécu » est remarquablement renforcée par onze témoignages de personnes qui ont

traversé avec Dieu la vallée sombre ou la fournaise (deux couples et neuf femmes). Bouleversants. Aucun triomphalisme, pas de recette, des cheminements très différents les uns des autres et qui n'ont pas tous abouti. Mais du vécu qui se fiche comme une flèche dans le cœur. *Comment* oublier ce qu'a connu Georgianna (p. 165ss)? Famille heureuse. La petite dernière tombe de sa chaise haute. Infirmière pédiatrique, Georgianna fait faire après quelques jours des radios, car tout ne semble pas parfaitement normal. Une semaine après, la police arrive, on enlève aux parents leurs enfants, ils sont accusés de maltraitance; la fracture du crâne a paru suspecte à un médecin! Il faudra des mois et des mois épouvantables pour que justice soit enfin rendue. Le couple seul aurait été broyé par la machine kafkaïenne que rien n'arrêtait – Dieu seul lui a permis de tenir, et de (commencer à) guérir. Ou l'histoire d'Andi (p. 208ss). Brisée par son divorce, elle pleure, Dieu se soucie-t-il d'elle? Elle lui ouvre enfin son cœur, trouve la force d'enlever son alliance et prend la décision d'en acheter une autre pour symboliser son alliance avec Dieu. Le lendemain, dans son groupe de prière, *alors qu'elle n'a rien dit à personne*, sa voisine enlève sa (belle) bague et lui dit : « J'ai l'impression que le Seigneur veut que tu aies cette bague. Il veut que tu saches que tu es sa bien-aimée... » Non, la présence de Dieu n'est pas un vain mot. T. Keller lui-même n'est pas hors jeu : discrètement, il évoque le cancer de la thyroïde dont il a souffert.

Le genre choisi n'aiguise pas l'exigence conceptuelle. Alors qu'il affirme le « compatibilisme » (la responsabilité humaine est compatible avec la souveraineté de Dieu reconnue sans réserve), T. Keller se contente un peu vite de complémentarité, ou d'antinomie entre les deux vérités (p. 183ss, avec n. 229, p. 438). Comme le thème « se prêche bien », il n'examine pas les difficultés de l'affirmation forte de la souffrance de Dieu. N'y aurait-il pas d'autres passages à prendre en compte ? Une autre interprétation serait-elle possible (langage anthropomorphique ou anthropopathique) ? Sans revenir à la thèse classique de l'impassibilité divine (si souvent caricaturée), je n'oserais pas l'assimilation, entre souffrances divines et humaines, qu'opère cette phrase : les « pertes, deuils et douleurs » qui marquent le chemin des hommes sont « autant pour eux que pour Dieu » (p. 173). J'hésiterais à poser que « *la raison principale* qui permet aux chrétiens de maintenir que l'on peut faire confiance à Dieu au sein même de la souffrance, c'est parce que... Dieu en a fait l'expérience avant nous » (p. 191-192, citation approuvée). T. Keller proclame éloquemment la passion de Dieu *incarné*, mais respecte-t-il suffisamment la distinction des deux natures ?

La façon de citer s'ajuste semblablement à la nature du livre. T. Keller tire de ses notes (prodigieusement abondantes et classées !) des citations appuyant ses dires – il discute rarement des opinions contraires – et qui proviennent d'auteurs appréciés de

son public : psychologues, sociologues, philosophes. Le contexte l'intéresse peu. Trait moins attendu mais significatif : le nombre d'auteurs français ou francophones ! T. Keller a souvent recours à Luc Ferry, Albert Camus, parfois à Simone Weil, à Tocqueville, et d'autres encore. Voilà qui devrait faciliter l'accès à la version française...

C'est essentiellement à propos des citations que je signalerai quelques corrections souhaitables (dont je crains que tous les lecteurs ne les opèrent pas d'eux-mêmes). T. Keller emprunte à J.-P. Sartre l'expression d'une opinion (fort commune) sur l'amour exigeant une liberté absolue, et la référence offerte (n. 163, p. 429) est celle-ci : *L'être et le néant*, Partie 3, Chapitre 1, Paris, Nrf Gallimard, 1943, p. 434. Dans mon édition « Tel » (qui reproduit, je crois, l'édition de 1943) la phrase ne se trouve pas à l'endroit indiqué ; j'ai fini par la retrouver, Partie 3, chapitre 3, section 1, p. 416. Un lapsus fait écrire (p. 386) : « Saint-Augustin [il ne faudrait pas de trait d'union], grand penseur chrétien des III^e et IV^e siècles » : saint Augustin, bien sûr, est né dans la deuxième moitié du IV^e et a rempli la plus grande partie de son ministère au V^e (mort en 430). Surtout, le docteur de la grâce est présenté comme le fondateur de la théodicée du libre-arbitre (p. 124-125), avec la citation de Sartre pour illustrer la logique en cause. Certes, Augustin parlait couramment du libre-arbitre, bien qu'il l'ait aussi déclaré « perdu » (*Enchiridion* IX, 30) et qu'il ait forgé contre

Julien l'expression de « serf-arbitre » ; les pélagiens ont plaidé que l'ouvrage de jeunesse *Du libre-arbitre* allait dans leur sens. Mais Augustin a protesté, et la doctrine de sa maturité ne fait aucun doute : « le Tout-Puissant opère dans le cœur des hommes le mouvement même de leur volonté » (*De Gratia et libero-arbitrio* XXX, 42). Dommage que T. Keller n'en dise rien ! Après Augustin, l'augustinien le plus fameux : Luther. T. Keller cite la thèse « Qui recherche les choses invisibles de Dieu... » en l'introduisant par la formule « Dans l'explication de ses 95 thèses, Luther dit... » (p. 71). En réalité, elle ne fait pas partie des 95 (du 31 octobre 1517) ; il s'agit des thèses 19 et 20 défendues lors de la Controverse de Heidelberg (le 26 avril 1518) – elles sont tempérées par la thèse 24, et expliquées plus loin, dans un sens plus modéré que celui qu'on leur attribue souvent (on les trouvera dans les *Œuvres* de Luther publiées chez Labor & Fides, vol. I, p. 125-126,

expliquées p. 135-136). On trouve aussi, à propos de Luther, un mot allemand difficile à traduire mais caractéristique, et on lit (p. 73) : « Jésus a vécu un *Anfechtungen* infini... » Cette rédaction soulève trois problèmes : le mot allemand est féminin ; il est cité avec la désinence du pluriel *en* et l'article du singulier ; je ne l'ai jamais vu écrit qu'avec un *h* qui manque, *Anfechtung* (le *h* manque deux autres fois, p. 72-73). Je signale encore que ce n'est pas le Psaume 25 qui mentionne « Pardonne-moi les péchés dont je n'ai pas conscience » (p. 269-270) mais le Psaume 19 (v. 13).

Les imperfections nous ramènent à notre humanité, même quand elle fait des prouesses ! Elles ne doivent pas empêcher la lecture et la relecture méditative d'un livre exceptionnellement riche et puissant *au plan spirituel*. On ne trouvera guère plus précieux viatique s'il faut traverser la souffrance...

HENRI BLOCHER